

(Suite de la page 15)

exploiteur et au service de ce dernier contre lui-même, il se révolte et devient anti-militariste.

Quand, après avoir fait augmenter son salaire dans de certaines proportions, il voit en même temps le prix des denrées qui lui sont indispensables augmenter dans de plus grandes proportions ; quand, après avoir obtenu tout ou partie de ce qu'il croyait suffisant pour assurer pour lui et pour les siens une vie moins amère, il s'aperçoit qu'il n'est guère moins ou plus malheureux qu'avant, il en vient à étudier de plus près les causes qui font de lui un éternel misérable, un déshérité.

C'est alors qu'il est amené à s'intéresser des choses qui lui étaient à peu près inconnues jusqu'à ce jour. Il voit que la misère à laquelle il est voué provient du régime capitaliste qui permet d'exploiter son travail : il comprend que le produit de son travail ne profite pas à lui mais à ceux qui ne produisent rien. Il comprend toute l'horreur d'un tel régime, et il pense à coopérer à son renversement. Il devient révolutionnaire.

Quand, après avoir constaté l'entente de tous les exploiters pour opprimer la classe ouvrière, en deçà comme au delà des frontières, il reconnaît que l'entente des travailleurs de toutes nationalités est indispensable pour faire cesser cette oppression, il devient internationaliste ; et, en cela, il ne fait que qu'imiter l'exemple de nos meilleurs patriotes qui placent leurs capitaux dans les entreprises qui leur font espérer les plus forts dividendes sans s'occuper si elles sont françaises ou étrangères et qui, bien souvent, constituent des sociétés capitalistes internationales.

Il devient révolutionnaire plus ou moins violent, selon ses conceptions et son tempérament. Il peut être partisan de réformes successives, mais si après avoir consulté l'histoire, il comprend que par ce moyen, plusieurs générations sont encore sous le joug du régime qu'il veut supprimer, il sera partisan de l'action directe, - qui n'est pas forcément violente - par l'entente des travailleurs, sans compter sur les intermédiaires parlementaires ou autres.

Dans tous les cas, le syndiqué fera de la politique, qu'elle soit socialiste parlementaire, syndicaliste anti-parlementaire ou libertaire, elle sera toujours anti-capitaliste ; il n'y a que les jaunes, c'est à dire les inconscients et les vendus au patronat, qui puissent concevoir une entente entre le capital et le travail et c'est la raison pour laquelle les capitalistes font tout pour nous détourner du syndicalisme et faire dévier l'action syndicale de son véritable but.

- A. Butillon

/critique littéraire du *Germinal* de Zola à sa parution (le *Révolté* - pensées d'un prolétaire à propos de *Germinal*)/

mémoire
d'actualité

**écrits
ouvriers
et libertaires
en
saône-et-loire**

**1884
1885
1900
1901
1908**

**/présentation des textes, yves meunier/
/appel à tous les mineurs ouvriers de France/
/de la propagande anarchiste, benoît broutchoux/
/la situation ouvrière à chalon, victor grosbois/
/la politique dans les syndicats, a. butillon/**

**textes
choisis...**

parmi ceux consultés aux archives départementales de Mâcon pour l'écriture du polar historique: « La peau des statues »

yves meunier - avril 2002

Des écrits ouvriers et libertaires...

Quand je les ai découverts au sortir de leur carton d'archive, ces textes écrits à la main ou imprimés sur des journaux au papier maintenant jauni, avaient le goût des vieilles reliques. De ces pièces de musées dont seuls les profs d'Histoire s'emparent pour nous parler d'une époque révolue, qui fait maintenant partie de l'Histoire. Des textes morts.

Moi, j'avais ouvert les grimoires du temps pour raconter une histoire : « La peau des statues ». Une histoire ayant un pied dans notre époque contemporaine et l'autre dans le mouvement social de la fin du XIX^{ème} siècle. Un grand écart certain ou incertain, c'est selon...

Alors, le refus de l'électoratisme, l'anti-militarisme, l'action directe d'il y a cent ans ont repris leur place, d'autant plus facilement que ces idées n'avaient jamais disparues. Passés au traitement de texte informatique, ces écrits ouvriers et libertaires, scrupuleusement reproduits, en ont le savoureux venin. Comme ces déchets nucléaires vitrifiés, enfouis et que l'on croit inertes, ils irradiant encore notre présent.

Le premier texte, « Appel aux ouvriers mineurs ... » p 4, 5 et 6 peut être considéré comme un texte précurseur de l'anarcho-syndicalisme qui sera celui de la C.G.T. de la fin du XIX^{ème} siècle. Datant de 1884, il est diffusé dans le département de Saône-et-Loire au moment où intervient après celle de 1882, la seconde vague d'attentats de la « Bande Noire ».

Jean Baptiste Dumay, le leader ouvrier creusotin, au retour de son exil Suisse consécutif à la « Commune du Creusot », avait tenté de marier les chambres syndicales au parti ouvrier électoraliste dans une Union Fédérative. Dumay, débordé par les attentats, quitta le Creusot fin 1882.

Entre attentats et élections, la troisième voix serait-elle l'Union des mineurs révolutionnaires » proposée par les mineurs du Bassin de la Loire ?

Le deuxième texte, « De la propagande anarchiste » p 11 et 12 est écrit par Benoît Broutchoux, libertaire qui deviendra célèbre par la suite, alors âgé de 21 ans. Il est une réponse à un compte-rendu de réunions de propagande socialiste paru dans *Le réveil de Saône-et-Loire*. Réunions où socialistes et anars avaient croisé le fer...pour l'heure, de manière encore rhétorique.

Entre les grèves creusotines de 1900 et celle de 1901 des mineurs montcelliens, sur fond de rixes entre jaunes et rouges, Broutchoux livre là un vibrant plaidoyer libertaire flétrissant au passage (comme l'on disait à l'époque) « les porteurs de mandats socialistes ».

Le troisième texte, en deux parties : « La situation ouvrière à Chalon »

La politique dans les syndicats

Texte paru dans le n° 1 du Cri de Saône-et-Loire – organe révolutionnaire, le 5 avril 1908.

Ce texte fut publié à l'origine dans Le Progrès du Loir-et-Cher, organe de la fédération socialiste.

Il est signé A. Butillon. Le Cri le reprend dans son numéro 1, assorti du commentaire suivant : « Nous sommes heureux de rencontrer sous la plume d'un socialiste-syndicaliste et dans un journal socialiste l'exposé d'idées aussi nettes. Cela nous change quelque peu des argumentations employées dans notre région .»

Si, par politique, on entend la cuisine électorale qui se pratique dans nombre de comités, s'il on entend les compétitions, les manœuvres louches, les compromissions, les déclarations hypocrites, les trahisons, les haines, la prostitution, etc., en un mot tout ce qui caractérise la basse politique, je suis de ceux qui n'admettent pas la politique dans les syndicats ; je suis de ceux qui ne veulent pas voir dans le syndicat le siège d'une succursale d'un parti politique, quel qu'il soit ; je suis de ceux qui ne veulent pas voir un individu quelconque, affichât-il les mêmes idées que moi, se servir d'une organisation syndicale pour être hissé à l'assiette au beurre.

Mais si par politique, on entend la recherche d'améliorations du sort de l'humanité en général et du sort de la classe ouvrière en particulier, il est indéniable qu'il est impossible de ne pas faire de politique au syndicat, à moins de n'y rien faire du tout.

Il est évident que dans le syndicat on doit accepter tous les ouvriers, sans distinction d'opinion politique ou religieuse ; les intérêts à défendre sont les mêmes pour tous, étant tous exploités au même titre.

Mais c'est justement cette communauté d'intérêts qui amène les exploités à avoir sur la politique une communion d'idées qui ne varient que sur les moyens à employer pour arriver aux mêmes fins.

Quand un travailleur fait, pour la première fois, son adhésion au syndicat, il ne voit, le plus souvent, qu'un avantage immédiat à obtenir, soit une augmentation de salaires, soit un abus, dont lui ou ses camarades sont victimes, à faire cesser soit tout autre chose.

Mais, après avoir fréquenté pendant un certain temps l'école qu'est le syndicat, il prend conscience de ce qu'il est de l'exploitation dont il est victime, il en vient alors à faire de la politique.

Quand, dans un mouvement engagé pour obtenir l'avantage pour lequel il s'est syndiqué, il voit l'armée, la police et la magistrature entre lui et son

(Suite page 16)

(Suite de la page 13)

lités avait singulièrement été altérée, je vous serais très dévoué si vous vouliez bien, dans un but d'émancipation, insérer l'article suivant dans votre vaillant journal.

Ce fut un beau mouvement de solidarité que le soulèvement des prolétaires chalonnais en faveur et sur la demande de leur frères de misère, les grévistes de l'usine juillet.

Tous les militants, même ceux que la prévention ou la détention honorent actuellement, s'étaient appliqués à démontrer avant ces faits combien en cette saison une grève partielle ruine la classe ouvrière, et que les semblants de victoire que les ouvriers remportent sont toujours suivis de réelles défaites, qu'il ne fallait songer avoir un sauveur que dans la grève générale. C'est justement ce qu'à tort, certains ne comprirent pas.

Mais quoique la grève Juillet éclata et fut organisée avec une légèreté inouïe, les militants révolutionnaires et libertaires ennemis des grèves partielles, partisans de la grève générale, n'hésitèrent pas à soutenir par tous les moyens leurs camarades en danger, et d'un commun accord ils quittèrent leurs bagnes réciproques pour combattre avec eux dans un mouvement révolutionnaire.

Après les journées de vendredi 15 et samedi 16 février, le gouvernement de défense du haut capital prit ce que les inconscients conviennent d'appeler des mesures énergiques. Le lendemain du mardi-gras, à l'aube, cinq courageux citoyens dévoués à leurs camarades, et en qui, certains ont montré injustement des popagateurs de l'assassinat et du pillage, furent arrachés aux leurs par la force armée...trois sont encore en prison.

Il y a quelques jours, deux députés, les citoyens Chauvière et Carnaud virent à Chalon procéder à une enquête, afin d'établir les responsabilités au sujet des faits que j'ai rappelés plus haut, ils n'y restèrent que quelques heures; j'ai eu l'occasion de les voir à la Bourse du travail, ils y questionnèrent deux ou trois ouvriers de l'usine Juillet, ceux-ci les instigateurs du mouvement insurrectionnel rejetèrent la cause de leurs malheurs sur les libertaires qu'ils avaient débauchés quelques jours auparavant, qui leur avaient tendu la main et qui actuellement, soit en prévention, soit en détention payent de leur liberté leur dévouement à la cause sociale. De sorte que les deux parlementaires s'en allèrent convaincus que les libertaires en prison sont les auteurs des malheurs qui accablent aujourd'hui la classe prolétaire de Chalon.

Et bien, les citoyens chalonnais qui pensent et qui voient clair savent que leur mouvement de révolution était prévu, de même que sa fin lamentable, par les exploités qui en même temps, d'un même coup, comme à un signal donné, fermèrent les portes de leurs bagnes ouvriers. Ils furent dans leurs intérêts on ne peut mieux servis par le gouvernement de défense

et « **les responsables** » p 13 et 14 est écrit par Victor Grosbois, militant Chalonnais. Ces deux articles ont, comme le texte de Broutchoux, été publiés dans *Le Réveil*.

Il y est fait référence aux grèves à Chalon/Saône en 1901 dans lesquelles les libertaires ont pris une part importante et ont comme à l'accoutumé, été rendus responsables par les socialistes, de tout ce qui a foiré .

Il est mentionné aussi dans cette écrit, l'assassinat par la troupe d'un manifestant ouvrier le 2 juin 1900 à Chalon pendant le mouvement de grève du Creusot, véritable traumatisme.

Le quatrième texte, « De la politique dans les syndicats », p 15 et 16 est tiré du n° 1 du Cri de Saône-et-Loire et écrit en 1908. Il est un témoignage au combien actuel, des rapports entre syndicalisme et politique. On y perçoit toujours le même débat : Le syndicalisme peut-il être politiquement neutre ? Et qu'entend-on par politiquement ?

L'encart central, p 7, 8, 9 et 10 contient la copie d'une partie de l'original du journal « Le Révolté » n°1 de 1885 que l'on ne trouve, d'après les bibliographies spécialisées, qu'à la Bibliothèque Nationale. Il est donc aussi aux archives de Mâcon, au milieu de documents sur la surveillance policière des anarchistes du Bassin minier. Il provient de chez « le sieur Benoist, marchand de journaux » selon une note du commissaire des chemins de fer de Montceau datée du 19 avril. L'article reproduit ici, n'est autre qu'une critique littéraire du *Germinal* de Zola, critique qui remet quelques pendules l'heure, en particulier à propos du personnage de Souvarine (le « vilain » anarchiste du livre).

Yves Meunier

Références des documents aux archives départementales de Saône-et-Loire

Les numéros du *Réveil de Saône et Loire* qui contiennent les textes de Broutchoux et Grosbois sont consultables dans la série « presse ».

Le numéro 1 du *Révolté* d'avril 1885 fait partie de la série M 284 (archives de police générale et politique)

Le texte des mineurs de la Loire fait partie de la série M 157.

Le numéro 1 du *Cri de Saône-et-Loire* est consultable dans la série « presse ».

**Couverture du « polar historique » :
La peau des statues d'Yves Meunier,
Illustration d'Anne Mallet**



Appel à tous les ouvriers mineurs de France

St Etienne, le 7 mai 1884,
Citoyens,

Le groupe corporatif des mineurs révolutionnaires du bassin de la Loire, a pris l'initiative de la fondation d'une association corporative ayant pour titre Union fédérative des mineurs révolutionnaires, dans le but de grouper tous les citoyens ouvriers mineurs sincères et soucieux de leurs intérêts.

Nous nous mettrons donc à l'œuvre en adressant un appel à tous les mineurs de France, afin de nous fédérer tous ensemble et pour étudier et chercher les moyens les plus propres à notre émancipation.

Nous engageons tous les mineurs à se fondre dans une même communauté d'idées et de principes pour pouvoir lutter avec avantage contre les ambitieux et résister aux entraves que la bourgeoisie sème sur le chemin des revendications prolétaires.

Cette association sera exclusivement ouvrière exempte de toute attache bourgeoise, les initiateurs se font donc un devoir d'adresser cet appel dont le but est de tendre à l'union qui fait la force et qui doit nous donner notre émancipation.

En effet citoyens, le moment est critique, nous sommes en face d'une coalition capitaliste organisée et ayant tous les moyens pour nous exploiter le plus longtemps

possible: exemple la grève du Nord, toute la population jetée sur le pavé, c'est le supplice de la faim infligé à des milliers de familles et ceci fait par quelques exploiters réunis dans un salon, dans un seul mot et entre deux cigarettes.

Vous voyez citoyens, l'entente de nos exploiters, c'est à nous de faire de même, de nous grouper, de nous fédérer pour repousser à notre tour la coalition capitaliste, c'est à ce titre que nous entrons dans la lutte, non pour lutter sur des questions de personnes causes de divisions mais pour cette question sociale que les uns nient d'frontement tandis que les autres font tout leur possible pour en retarder la discussion, leurs intérêts étant engagés dans le maintien du régime actuel.

Convaincu que c'est la misère, le manque d'entente et d'union qui fait accepter pour ainsi dire la situation inférieure qui lui est faite quand il devrait au contraire se grouper puis se fédérer pour repousser, pour se révolter contre les vexations que lui fait endurer la bourgeoisie concessionnaire ou exploiteuse. Citoyens tous les efforts de l'union tendent donc à persuader ceux qui par ignorance, se refusent de toucher à l'arche sainte de la propriété ne comprenant pas que

La situation ouvrière à Chalon Les responsables

Ces deux textes sont des lettres de Victor Grosbois que le Réveil de Saône-et-Loire publia respectivement les 17 février et 10 mars 1901.

La situation ouvrière à Chalon

Les exploiters ont soif, il leur faut du sang; ce n'est plus douteux. Depuis les douloureux événements du 2 juin 1900, ils ne perdent aucune occasion de faire peser leur joug sur ceux des prolétaires qu'ils occupent à Chalon.

Ce n'est pas seulement chez Juillet où le personnel est en grève que les tyrannies se font sentir, c'est dans tous les bagnes industriels qu'il en est ainsi.

Hier chez Galland, c'était un camarade faisant partie de cette maison depuis trois ans qui était renvoyé pour avoir regardé un instant autre chose que son rabot et répondit aux chicanes du patron en lui disant qu'il était épatant, ce qui est faux. Aujourd'hui c'est un autre camarade également renvoyé pour avoir mangé un morceau de pain, crime abominable, paraît-il aux yeux de M. Galland.

Et, forcément, il faudra bien un jour que l'exploité tente de secouer le joug de l'exploiteur s'il ne veut pas que des faits semblables ne se perpétuent indéfiniment.

A Chalon, les hommes sont exploités d'une façon sans égale; quant aux femmes elles sont menées d'une façon honteuse, on peut dire que sur elle l'exploiteur pratique le vol légal d'une façon odieuse.

Heureuses sont celles qui chez Juillet reçoivent un salaire journalier de 1 fr. 25. On cite un industriel de la rue Château-Gallard, nommé Aube qui emploie des femmes à 0 fr. 40 par jour.

Ne voulant pas que des faits semblables soient ignorés des personnes étrangères à Chalon, je crois que vous n'hésitez pas à les insérer.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

– Grosbois Victor.

Les responsables

Citoyen rédacteur, ayant remarqué que la plupart des journaux, dans les articles publiés au sujet des troubles de Chalon, la vérité à l'égard des responsabi-

(Suite page 14)

(Suite de la page 11)

n'est qu'un intrus.

Naturellement nous avons contre nous, socialistes et anarchistes, toute les forces bourgeoises : police, armée, magistrature, gouvernement. Eh bien, quand nous avons ces forces devant nous, est-ce en transigeant avec elles ou en les attaquant résolument que nous vaincrons ?

Si le 5 août, nous avons laissé les jaunes manifester sous l'œil protecteur des pandores, nous aurions peut-être eu un commencement de ce qui s'est passé au Creusot.

Puisqu'il était venu des jaunes de Montchanin, du Creusot, de Perrecy, de Gueugnon et d'ailleurs, c'était donc bien une provocation à l'adresse des syndiqués révolutionnaires de Montceau.

Si le défi a été jeté, le gant a été relevé.

Malgré les racontars apeurés de l'« Impartial » nous avons vu l'ovation qui leur fut faite.

Mais c'était nécessaire, car si nous les avons laissés faire, beaucoup de travailleurs hésitants et inconscients se seraient mis de leur côté et peut-être un jour, eux, peu respectueux de la liberté syndicale et ayant avec eux les autorités, seraient venus mettre à sac le siège du syndicat socialiste sans respecter les militants de cette organisation.

Alors là, c'eut été une défaite, un nouveau 82. Si un ou plusieurs militants sont utiles, ils ne sont pas indispensables.

En conséquence, au lieu de faire des suiveurs, il vaudrait mieux que les émancipés fussent des hommes conscients, agissant de leur propre initiative.

De cette façon, si un chef lâchait une organisation, n'importe quel autre camarade pourrait le remplacer et les groupes y gagneraient ainsi que la propagande.

Tous les socialistes ont donc intérêt à avoir le socialisme dans leur propre cerveau, au lieu que ce soit un phraseur quelconque qui le dise pour eux.

Je sais bien que l'anarchie trouvera plus d'adeptes dans les groupes socialistes qu'ailleurs, mais ceci prouve tout simplement que les socialistes sont les citoyens les plus avancés, les plus humains et les plus sociables de tous les partis politiques.

Nous croyons faire œuvre révolutionnaire en préconisant l'individualisme et nous ne croyons pas diviser les socialistes quand nous leur disons de se méfier des politiciens.

Voilà à quoi travaillent les libertaires de Montceau et d'ailleurs.

- B. Broutchoux.

les questions politiques ont leur sources dans le droit de posséder. Qu'importe en effet, égalité, fraternité que nos exploitateurs nous servent comme un trompe l'œil. Est-ce qu'il y a liberté pour celui qui ne possède rien et que force de satisfaire à des besoins journaliers vend sa force au premier venu, propriétaire ou possesseur d'outillage ou de matière première ?

Est-ce qu'il y a égalité entre l'ouvrier et le patron ? Prenons pour exemple, nous ouvriers mineurs qui faisons de 10 à 14 heures de travail par jour à 7 ou 800 pieds sous terre, sujets à toutes sortes d'accidents, respirant un air méphitique qui mine notre santé et par la même celle de nos enfants à venir et qui vieux et estropiés n'avons d'autre perspective que l'hôpital et encore bien heureux ceux qui peuvent y entrer, ou la mendicité qui entraîne la prison.

Oui, frères de misère, nous ne croyons pas être les égaux de ces petits gommeux de la Bourgeoisie qui n'ont d'autres facultés que celles de consommer sans rien produire. Est-ce qu'il y a fraternité entre les sangsues du Capital et de la politique et la masse ouvrière ? Nous ne le pensons pas, nous ne perdrons pas notre temps à blâmer les fonctionnaires et les possédants d'aujourd'hui de chercher par tous les moyens possibles à maintenir l'organisation actuelle. Ils se trouvent heureux, ils nous gouvernent à leur gré, tout est donc le mieux pour eux, ils envoient de la troupe dans les grèves, c'est leurs intérêts

qu'ils défendent.

Ils sont conservateurs, c'est leur intérêt, comme à nous d'être révolutionnaires, c'est logique.

A eux de défendre, à nous d'attaquer.

Où tous nos efforts doivent tendre à ce que notre émancipation soit la plus complète possible, pour cela, il est indispensable que les travailleurs soient conscients de leurs droits, cessent d'être les jouets ou les instruments des politiciens qui ont toujours poussé les ouvriers sur les barricades, paraissant que quand il s'agissait de recueillir la succession des gouvernements que le peuple venait de chasser au prix de son sang.

Messieurs, la question qui se pose actuellement pour nous est simple et logique, c'est de savoir si nous voulons agir révolutionnairement ou servir encore de jouet et de marche pied à des personnalités et crever de faim avec nos enfants. Quant à s'adresser à nos députés espérant en tirer quelque chose même la plus petite amélioration ce sont des amusettes qui ne peuvent servir qu'aux ambitieux, leur procurer le moyen de monter un échelon de l'éligibilité et retarder le moment de la révolution.

En effet depuis 13 ans que nous sommes en république que nous ont rapporté les élections ? Rien. Pourtant, nous qui avons assisté à l'épanouissement de toute sorte de basses ambitions inassouviées, aux intrigues à mille manœuvres ignobles qui sont les moyens d'arriver.

(Suite page 6)

(Suite de la page 5)

Ne sommes-nous pas pris de dégoût ? Certes, tous les candidats, ces cyniques farceurs promettent, mais tiennent-ils leurs paroles, peuvent-ils la tenir ?

Non, ils ne peuvent pas, c'est impossible, encore une fois leurs intérêts sont antagonistes aux nôtres; ce sont donc des menteurs et des infâmes menteurs. Oui, le gouvernement composé d'exploiteurs actionnaires industriels ne peut rien pour alléger notre déchirante misère. La preuve, n'a-t-on pas discuté la question sociale à la chambre ? Qu'en est-il résulté ? Il en est résulté que le député étant repus, le peuple doit avoir faim, vous voyez donc qu'il est bête et inutile de s'adresser à eux.

Oui citoyen, réveillons nous, sortons de la torpeur où nous ont plongé les fautes ou plutôt les crimes des royalistes, des empires et des soi-disant républicains qui se sont succédés en France depuis 89.

Et rejetons bien toutes sortes d'idées chauvines et que sachant exactement ce que nous voulons faire, nous nous basons non pour lutter de nation à nation, non pour renverser un gouvernement, mais pour combattre tous sous les plis du même drapeau, l'exploitation et l'autorité quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent et assurer une fois pour toutes l'application de cette formule de : chacun ses forces et à chacun selon ses besoins.

Citoyens, nous avons la conviction que vous adhérerez à l'union

parce que vous savez qu'un mineur est un homme ayant une intelligence et une volonté et non une machine que le patron fait mouvoir à son gré ; vous viendrez parce que vous savez que l'ouvrier qui fait la richesse publique tout en ne faisant que sa propre misère, est dans son droit lorsqu'il exige les bénéfices qu'il donne tous les jours à son patron concessionnaire ou exploitateur quelconque.

Citoyens, il est temps de sortir de la situation qui nous est faite par le capital et pour cela nous n'avons qu'à vouloir, il faut simplement que nous mettions au panier ces places que la bourgeoisie nous sert quotidiennement dans ses journaux, que nous nous mettions à étudier les causes de notre misère qui devient de plus en plus déchirante, les remèdes à y apporter ; il est temps que nous apprenions à nous connaître en nous groupant, en nous fédérant, de nous serrer ainsi les coudes, pour profiter de cette révolution que, quoique nous fassions, ne pouvons éviter le résultat inévitable qu'elle est de l'organisation de la société.

Révolution que la tâche de l'union est de préparer, tâche à laquelle nous ne failliront pas, à vous et à la révolution.

Pour le groupe corporatif des mineurs révolutionnaires du Bassin de la Loire et par ordre.

Le secrétaire adjoint

Lettre de Benoît Broutchoux au Réveil de Saône-et-Loire (parue le 4 novembre 1900)

Montceau-les-Mines, le 23 octobre 1900,

Citoyen rédacteur,

Une Réponse :

Dans la chronique locale du dernier numéro du Réveil de Saône-et-Loire, un article intitulé : De la Propagande anarchiste et signé du camarade Desroches, m'a paru quelque peu pessimiste.

Sans faire de personnalités et loyalement, je me permets de réfuter les constatations de Desroches et vous demande l'insertion pour la copie ci-jointe :

De la propagande anarchiste

Les socialistes et les anarchistes étant des hommes, qui idéalement se rapprochent le plus, il serait pénible en effet de les voir se battre ensemble, au grand profit de la bourgeoisie.

Mais quand un socialiste écœuré de la politique, dégoûté des individus qui imposent leurs écrits comme des oracles et leurs personnes comme des dieux, pense et agit par lui-même et qu'alors on dénomme anarchiste, il ne faudrait pas parce qu'il a évolué et laissé en arrière ses anciens camarades de tactique, que ces derniers le prissent pour un grabugiste, un troubleur de réunions ou un semeur de division.

S'il a évolué, s'il est devenu réellement révolutionnaire, s'il est guéri des dogmes et des individus, il éprouve un besoin irrésistible de dire aux malades comment il a été guéri.

Est-ce parce qu'un socialiste devient anarchiste, qu'il doit être un sujet de division pour les socialistes ?

Ou bien est-ce encore parce qu'un anarchiste dit pourquoi il est libertaire, ce qu'il entend par anarchie et quels sont les moyens qu'il emploiera pour amener la révolution, que ce doit être un sujet de division pour les socialistes ?

Je ne le crois pas et vais m'expliquer en me basant sur les récents évène-

ments du département.

Tout d'abord, je tiens à dire, que briser la barrière d'un mouchard, insulter un sac à charbon, faire de l'obstruction dans une réunion, n'est guère à mon point de vue, de la propagande libertaire, surtout quand ces incidents ne vêtent un caractère d'amusement et qu'ils sont occasionnés par l'alcoolisme.

Si nous avons un peu de liberté, c'est parce que nous l'avons prise : ce n'est donc pas le fait d'un ou plusieurs militants, mais bien le besoin de tous ceux qui voulaient cette liberté.

Souvenons-nous qu'il n'y a de réelle liberté que celle que l'on veut et sait prendre.

Si le lundi 15 courant, des libertaires sont venus à la réunion demander où étaient les diffamateurs qui les traitaient de mouchards, ils n'ont jamais voulu accuser les membres de bureau du syndicat ou les conseillers municipaux, ils ont voulu démontrer à l'auditoire que les calomnies à leur adresse, ne provenaient que de racontars dénués de preuves.

Si les camarades creusotins, au lieu de se fier à l'arbitrage gouvernemental ou aux paroles d'un chercheurs de mandats, ne s'étaient fiés qu'à eux-mêmes, nous n'aurions pas eu le triste spectacle de voir un Schneider commander en maître dans un pays où il

(Suite page 12)

Si Zola ne s'est arrêté qu'à la superficie des idées anarchistes, il a déployé en beaucoup de passages son talent d'observateur, ainsi quand il nous montre Étienne, l'un des promoteurs de la grève, sincère et désintéressé, puis se mettant à la remorque des politiciens de profession. Il essaie d'abord de diriger la grève et de se poser en chef, comme il a vu faire à ses chefs de file. D'abord, il veut s'opposer au bris des machines, mais la foule ne l'écoute pas entraînée par sa fureur ; elle réussit à en mettre quelques-unes hors de service. Ce passage nous montre, comme le disent les anarchistes, que des chefs ne peuvent être qu'une entrave dans un mouvement et que la masse a toujours la perception beaucoup plus nette des circonstances quand elle ne se laisse pas détourner de sa route par les phraseurs. En effet, dans la situation décrite par le romancier que voulait la foule ? Empêcher la reprise du travail. En détruisant les machines, elle rendait tout travail impossible.

Puis le romancier nous montre cet Étienne qui sentant sa popularité grandir peu à peu se laisse gagner par l'ambition, petit à petit il se dégoûte du travail et dans ses réclamations de ses camarades ne voit qu'un moyen d'arriver à la députation. Il quitte la mine et se rend à Paris pour se lancer parmi les déclassés qui ont fait de la politique leur unique occupation et leur gagne-pain. Certes, malgré cela, il est encore sincère, autant que peu l'être un ambitieux, mais nous le retrouvons sans doute dans un prochain ouvrage de M. Zola, sous les traits d'un député, arrivé, repu et satisfait. Il a là une vérité caractéristique qui a fourni aux anarchistes un de leurs arguments contre le suffrage universel.

Zola ne se fait pas non plus illusion sur l'efficacité des victoires temporaires que peut remporter la bourgeoisie sur les travailleurs, car, après avoir montré les mineurs vaincus, forcés de courber le front sous le joug capitaliste voici la conclusion de son livre :

« Et, sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des violences continuaient. Ses camarades étaient tous là, il les entendait la suivre à chaque enjambée. N'était-ce pas la Maheude, sous cette pièce de boiterie, l'échine cassée, dont le souffle montait si chaude, accompagnée par le roufflement du ventilateur ? A gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, sous les haies vives, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enflantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, les graines se confiaient, s'allongeaient, gercèrent la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes passaient, une armée noire, non-grosses, qui germaient lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt écarter la terre. »

Somme toute, ce n'est pas encore un livre écrit par un socialiste convaincu, mais c'est une œuvre audacieuse que nous n'aurions pas attendue du bourgeois Zola.



LE SAUVAGE

POUR LA FRANCE

Un an Fr. 6 —
Six mois 2 —
Trois mois 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste portent une surtaxe de 30 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'ÉTRANGER
Un an Fr. 5 30
Six mois 2 65
Trois mois 1 35
Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : 3, rue de Pellé (rue Saint-Sabin) PARIS

VARIÉTÉS

Sous ce titre nous publierons de temps à autre des articles littéraires, des extraits d'ouvrages de science ou de romans, etc., qui se rapportent à nos idées et viendront à l'appui de nos théories.

Pensées d'un Prolétaire à propos de Germinal

Nous venons de lire le nouveau livre de Zola. Comme dans tous ses autres ouvrages l'auteur y a développé son puissant talent d'observation et de critique. La misère des travailleurs, l'avachissement auquel les réduit un travail éreintant, l'incertitude du lendemain, la perversion de l'enfance rendue inévitable par suite de la

promiscuité à laquelle sont forcées les familles d'ouvriers ; la marche ascendante du Capital qui pousse aux crises et en profite pour s'enrichir de la ruine des concurrents tout cela est tracé de main de maître. Et Zola, cette fois-ci a mis la misère noire des travailleurs en face du luxe des bourgeois.

Il est vrai que tout cela, on le sent, est écrit par un homme qui a l'air de s'en désintéresser, on sent qu'il y a là-dessous la pose de l'homme qui veut passer pour impartial, et avoir l'air de ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre, qui expose seulement ce qu'il a observé en ayant bien garde de n'y ajouter aucune réflexion. Malgré tout, il dégage parfois des effets saisissants, entre autres, l'exemple de cette famille de mineurs, les Maheu, dont les membres, hom-

mes, femmes, enfants, ont travaillé de génération en génération depuis que les mines ont été découvertes et qui, lorsque la fin de la quinzaine arrive ne savent comment ils feront pour attendre la paye suivante.

L'auteur nous fait assister à une de ces fins de quinzaine. Ceux qui sont allés travailler se sont partagé le peu de pain qui restait à la maison, on a fait rebouillir les marcs pour avoir une illusion de café et les voilà partis pour tout une journée de travail au fond des fossés. Le soir ils mangeront, si la mère a pu arriver à décrocher un crédit quelconque. Justement, une famille de bourgeois a fait dire à la Maheude de passer chez eux y prendre des vêtements. Ces bourgeois, eux, possèdent une action des mines de Moutson, cette action vaut un million, et provient de dix mille francs qu'un de leurs ancêtres a placés dans l'entreprise lors de la fondation de la compagnie. Pendant que les Maheu s'épuisent et crévent de fatigue et de misère au fond des fosses, laissant parfois quelques-uns de leurs dans les catastrophes, les Grégoire n'ont eu que la peine de vivre grassement de leurs rentes, qui s'accroissent tous les jours ; ils n'ont qu'une préoccupation, celle de prévenir les désirs d'une fille qu'ils élèvent et engraisent comme une truie à l'étable. La Maheude se rend donc chez les Grégoire, espérant avoir au moins cinq francs qui permettront à la famille de manger le soir. Mais les Grégoire ont pour principe de ne jamais donner de l'argent dans leurs charités, « car les mineurs voient boire l'argent qu'on leur donne », et, avec les vêtements qu'on lui remet pour ses petits, la Maheude ne reçoit qu'une mercuriale du père Grégoire qui lui dit que si les mineurs sont malheureux c'est qu'ils vont au cabaret et font trop d'enfants. Du reste, ce Grégoire est bien le type du bourgeois crétinisé qui, parce qu'il est entouré de bien-être, ne se figure pas qu'il puisse y avoir de malheureux, sans que cela soit de leur faute, qui trouve très légitime à lui d'absorber le produit du travail de ceux dont les ancêtres n'ont pas eu, ou pu avoir, la précaution des siens et ne s'attachent pas à rechercher si le million sorti des 40,000 francs du capital primitif est le produit d'une génération spontanée, ou le fruit de la sueur de ceux qui par leur travail font produire la mine.

En sortant de chez les Grégoire, la Maheude trouve du crédit chez Maigrat, le chien servant de la compagnie, et qui par sa protection est parvenu à accaparer tout le commerce de détail de la localité. Seulement il faudra, si elle veut que le crédit se prolonge, que la Maheude lui envoie sa fille. Ce Maigrat ayant, paraît-il, l'habitude de se payer sur ses clientes, quand elles sont à son goût.

Plus tard, ces deux familles, dont l'une est dévorée par la ruine tandis que l'autre en tire sa vie et son luxe se trouveront en présence. Les Maheu ont perdu une de leur fille, morte de faim pendant la grève, le père et deux enfants ont été tués par la troupe, un autre des enfants a eu les deux jambes brisées pendant le travail une fille est morte, noyée dans la mine, un des fils a été tué d'un coup de grison en travaillant au sauvetage, le grand père est devenu idiot. Les Grégoire font leur « petite visite de charité » qui pour eux doit racheier, aux yeux des protétaires, le superflu qu'ils doivent au travail des

autres. Au moment où les Grégoire sortent de chez les Maheu leur fille reconnaît dans le grand-père, le vieux qui pendant l'émeute a voulu l'étrangler, fascinée elle s'arrête. Le vieux, de son côté, attiré par le cou blanc de cette bourgeoise bien repue, la prend dans ses mains et l'étrangle.

Nous ne révérons pas les erreurs de date de l'auteur qui place la dislocation de l'Internationale sous la fin de l'empire, tandis qu'elle n'a eu lieu qu'en 1872 au congrès de la Haye, ni cette fantaisie de l'auteur qui pour éviter de parler des anarchistes français, n'en introduit qu'un sous les traits d'un russe sentimentaliste qui, entraîné par son idéal d'une humanité parfaite est devenu un exalté de la destruction et veut toujours détruire, sans donner ni même rechercher les motifs de cette destruction sinon que la génération actuelle est mauvaise et qu'il faut la détruire pour le bonheur des générations futures.

On voit que M. Zola ne s'est pas donné la peine d'étudier les théories dont il parle, car alors il aurait su que lorsque les anarchistes parlent de détruire une chose, ils en expliquent parfaitement les motifs et que s'ils sont parlés des moyens violents c'est que l'organisation sociale n'en laisse pas d'autres aux mains des travailleurs pour sortir de l'exploitation qu'ils subissent. Et, dans la grève des mineurs qu'il décrit, les anarchistes, s'il y en avait eu, n'auraient pas attendu la fin de la grève pour agir, il y avait une bonne occasion de les faire entrer en scène, quand les grévistes talonnés par la faim veulent piller le magasin de Maigrat. C'est comme la destruction du Voreux amenée par Souvarine (l'anarchiste) qui enlève les étais, au risque d'y laisser vingt fois sa vie, l'effet de cette destruction de toute une mine est certainement saisissant, surtout quand la compagnie, pour en atténuer l'effet se voit contrainte de cacher que cette destruction est l'œuvre des ouvriers ; mais combien aurait été plus grandiose l'effet de cette catastrophe, si, au lieu d'attendre la reprise du travail, elle avait été amenée en pleine grève, comme cela n'aurait pas manqué d'avoir lieu s'il y avait eu de vrais anarchistes.

Mais, si Zola ne s'est pas donné la peine d'étudier à fond les idées anarchistes, il en a du moins saisi les idées superficielles et compris le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans la chute de la bourgeoisie. Voici ce qu'il dit, après que le puits privé par ses étais par Souvarine s'est lentement effondré sous la pression des eaux, noyant et emblant les galeries de la mine :

« Alors sur le terri ébranlé, Souvarine se leva. Il avait reconnu la Maheude et Zacharie, sanglotants en face de cet effondrement, dont le poids pesait si lourd sur les têtes, des misérables qui agonisaient au fond. Est-il jeta sa dernière cigarette. Il s'éloigna sans un regard en arrière, dans la nuit devenue noire. Au loin son ombre diminua, se fonda dans l'ombre. C'était là-bas qu'il allait, à l'inconnu. Il allait de son air tranquille, à l'expiration, partout où il y aurait de la dynastie, pour faire sauter les villes et les hommes. Ce sera lui, sans doute, quand la bourgeoisie agonisante, entendra, sous elle, à chacun de ses pas, éclater le pavé des rues »